



HAL
open science

Zamiatine et nous autres

Gautero Jean-Luc

► **To cite this version:**

Gautero Jean-Luc. Zamiatine et nous autres. *Alliage : Culture - Science - Technique*, 1990, 3, pp.67-77. hal-03391182

HAL Id: hal-03391182

<https://hal.science/hal-03391182v1>

Submitted on 22 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Zamiatine et NOUS AUTRES

Jean-Luc Gautero

Né à Lébédian, en Russie, en 1884, Evguéni Zamiatine entre en 1902 à l'Institut polytechnique de Saint-Pétersbourg, dans la section des constructions navales. Malgré une brève arrestation en 1905 pour sympathies bolchéviques, il poursuit ses études jusqu'à leur terme, et obtient dès 1911 un poste d'enseignant dans ce même Institut polytechnique. C'est aussi en 1911 qu'il acquiert une certaine notoriété littéraire pour sa nouvelle **Province**.

Envoyé en mission en Angleterre en 1916 pour superviser la construction de brise-glace, il retourne à Pétersbourg dès septembre 1917 par enthousiasme pour la révolution. Il reprend ses enseignements à l'Institut polytechnique, se retrouve également chargé de cours de littérature. Il participe au comité de rédaction de nombreuses revues, écrit beaucoup, notamment **Nous autres**, qui paraît en Angleterre en 1924, mais il ne sera pas publié en URSS avant 1988.

En 1931, il écrit à Staline pour demander l'autorisation d'émigrer ; et curieusement, il l'obtient. Il vient en France, où il meurt en 1937.

Son œuvre, et d'abord **Nous autres**, n'a commencé à être traduite en France qu'en 1971, mais pas moins de cinq de ses livres ont paru en 1989.

Avant de faire ses adieux à la télévision, Michel Polac a rendu célèbre, auprès d'un large public, un texte mineur d'Evguéni Zamiatine, une nouvelle, **L'Inondation**. Il serait temps de (re)découvrir son ouvrage autrefois le plus connu, **Nous autres**, qui inspira autant **Le Meilleur des mondes** de Huxley que **1984** d'Orwell.

Le narrateur en est le numéro D-503, mathématicien, constructeur d'un vaisseau spatial, "l'Intégral", qui doit soumettre les peuples de l'Univers au *joug bienfaisant de la raison*, en d'autres termes : de l'État Unique. A la différence de son ami R-13, D est un partisan convaincu de cet État qui dirige depuis un millier d'années les cités de la Terre, il en respecte consciencieusement l'organisation scientifique. Jusqu'au jour où il tombe amoureux de I-330:



il commence alors à enfreindre la loi ; il ira, par compassion, jusqu'à faire un enfant à 0-90, qui l'aime ; puis il l'aidera à rejoindre les *sauvages* qui vivent hors des cités et dont I. lui a appris l'existence. Car I. n'est pas un numéro ordinaire, elle appartient à une organisation qui se propose de renverser l'État Unique : le jour de la fête de l'Unanimité, ses militants, défiant toute tradition, toute raison, votent contre le Bienfaiteur ; ils tentent, en vain, de prendre le contrôle de l'Intégral ; ils agitent les Murs qui entourent les cités. L'État Unique vacille. Il entreprend de détruire, chez tous les numéros, le centre de l'imagination, récemment localisé dans le cerveau humain, pour les rendre tous *aussi parfaits que des machines*. Des combats de rue éclatent alors, où périt notamment R. D., lui, est opéré. Il redevient un bon numéro et assiste avec calme à l'exécution de I. Cependant hors des cités, le combat continue.

Parce que *Nous autres* a été écrit en Russie en 1920, peu après la Révolution donc, par un Russe qui, quelques années plus tard, préféra émigrer, et parce qu'il décrit une société totalitaire, on y a vu en général un pamphlet antisoviétique. Il s'agit aussi (surtout ? ce n'est pas ici le lieu d'en discuter) d'un livre sur la science.

Qu'il y ait des rapports étroits entre l'État Unique et la science, la personnalité du narrateur le prouve. Certes, D-503 n'est pas l'État Unique, il n'en est qu'un numéro, vite déviant. Cependant, il nous indique dès le début que ce qu'il pense, c'est *ce que nous autres nous pensons*, et pour écarter tout doute sur ceux que désigne *nous autres*, il précise : «*Ces notes seront un produit de notre vie, de la vie mathématiquement parfaite de l'État Unique*». Bientôt intermittente, cette identité de pensée persiste pour l'essentiel jusqu'à un point avancé du roman.

Or D. présente tous les tics caractéristiques de sa profession, tics que Zamiatine, ingénieur de formation, connaît bien : il n'arrive pas à s'arracher à son travail, ni à s'empêcher de manipuler des chiffres ; son vocabulaire fourmille de termes mathématiques, et il a recours à nombre d'images physico-chimiques ou techniques. Ces dernières ont souvent pour effet, chez lui, de réduire les gens et les animaux à des figures géométriques. Cela prête peu à conséquence en ce qui concerne les personnages principaux, car la description par le roman de leurs amours et de leurs haines, de leurs doutes et de leurs certitudes, permet de les percevoir comme des êtres de chair et de sang. Rien, par contre, ne sauve les autres : aucune vie dans les *sphères lisses et rondes* des têtes des numéros ordinaires.

Bêtes et gens sont ainsi géométrisés, et plus encore mécanisés, tandis que se déroule une *biologisation* du mécanique. Plus rien ne sépare nettement les hommes et les machines, qui se confondent dans un état intermédiaire. Mais

cette confusion, qui résulte du style de D-503, l'État Unique vise à en faire une réalité : il veut rendre les hommes *parfaits*, et il lui faut pour cela les rendre *semblables à des machines*.

Le fonctionnement des machines, en effet, est un modèle de raison et de philosophie, grâce à la précision, l'exactitude, la régularité de leur rythme. Précis, exact, régulier, telles sont par exemple les qualités d'un *syllogisme irréprochable* : ce terme de logique paraît certes renvoyer plus aux mathématiques qu'à la philosophie ou à la raison en général. Mais pour D., nulle différence entre science, raison, philosophie et mathématiques, et il convient de les servir comme il convient de servir l'État Unique. Ce dernier, en effet, s'identifie à la fois et à Prométhée, qui symbolise traditionnellement la science, et à la raison. Subir le *joug bienfaisant de l'État* équivaut ainsi à subir le *joug bienfaisant de la raison*.

Même bienfaisant, un joug reste un joug : l'État Unique est donc fondamentalement totalitaire. Il ne se cache d'ailleurs pas de vouloir *délivrer (l'homme) de la liberté*. Il doit en être dans la vie comme dans la table de multiplication : « *Jamais d'hésitation ni d'erreurs (...); la vérité est "autre" et le vrai chemin est "deux fois deux". Ne serait-il pas absurde que ces deux chiffres, heureusement et idéalement multipliés l'un par l'autre, se missent à penser à je ne sais quelle liberté, c'est-à-dire à la faute ?* »

La surveillance presque constante qui s'exerce sur les numéros traduit le désir de connaissance propre à la science, poussé à l'extrême, jusqu'au désir de la connaissance totale de la vie et des pensées des gens, qui doivent devenir d'une limpidité parfaite, d'une transparence totale ; et pour la permettre, immeubles, trottoirs, chaises, tables, rails, grues, l'Intégral même, *tout est en verre*, un verre *cristallin inflexible et éternel*. Grâce à lui, les numéros vivent *toujours ouvertement, lavés de lumière* : la société de l'État Unique est une société de Lumières, tout est clair, d'une clarté parfois insoutenable.

Le paysage urbain ressemble ainsi à ces cités futuristes et heureuses chères aux auteurs de science-fiction de l'entre-deux-guerres. Sans doute ceux-ci n'avaient-ils pas lu *Zamiatine*, ils auraient su, sinon, ce qu'il y avait en elles de totalitaire, voire de mortel. Car ce décor, par sa froideur et sa rigidité, favorise peu la vie. Dans le cristal et le diamant, dans ces structures géométriques d'une stabilité parfaite, rien ne bouge, rien ne vit. *A contrario*, D. ne supporte pas les nuages. Or un ciel *bleu, pur du moindre nuage est stérile*. Stérile, peut-être cela signifie-t-il seulement dépourvu du moindre microbe, exempt de toute maladie ? *Mais la floraison n'est-elle pas une maladie ? (...)* *Ne pensez-vous pas que le spermatozoïde soit le plus terrible des microbes ?*

A travers la sexualité, c'est donc la vie que cette science rejette : « *Les mathématiques et la mort ne se trompent jamais et ne plaisantent pas.* » Sa

pureté ne peut être obtenue qu'au prix de la mort, car les saletés qui la ternissent, ce sont les hommes.

Et cependant, l'État Unique se préoccupe du bonheur des numéros. Mais ce bonheur est un *bonheur rythmique, taylorisé*, ou, mieux, un *bonheur mathématique et exact*, il réside en la soumission à ce qui doit être : «*Il n'y a rien de plus heureux que les chiffres qui vivent sous les lois éternelles et ordonnées de la table de multiplication.*»

Opposée à l'État Unique, I. a bien sûr de tout autres conceptions. Ce qu'elle dit, après qu'une forte minorité a marqué son opposition au Bienfaiteur, alors que D. songe terrorisé : «*Que se passera-t-il demain ?*» peut sembler assez clair : «*Demain, on ne sait pas ce qui arrivera. Tu comprends, je ne sais pas, et personne ne sait ce qui se passera. C'est l'inconnu. Quel bonheur !*» : en première lecture, il apparaît que, pour I., le bonheur passe par l'ignorance. Aussi fait-elle l'éloge de la bêtise, aussi rejette-t-elle la science : elle trouve préférable le sort des hommes qui ont échappé à l'autorité de l'État Unique à celui des numéros ; car les numéros n'ont rien appris, malgré toute leur science : loin de leur apporter quelque chose, celle-ci, telle un parasite, dévore leurs corps, suce leur sang, tandis que rien ne vient porter atteinte à la vitalité des autres qui, revenus à l'état sauvage, s'instruisent néanmoins au contact des arbres, des animaux, du soleil ; mais ce savoir relève surtout de la superstition, il poussera les numéros à adorer le feu lorsqu'ils seront, s'ils le sont, libérés de la science. Ils y perdront leur confort de civilisés, ils y gagneront de retrouver des sentiments humains intenses, diversifiés.

Tous les numéros qui rejettent l'État Unique n'ont pas conscience de leurs motifs : ainsi pour O. et D., ce rejet n'est nullement raisonné, il se situe au niveau des actes, il est la conséquence spontanée des amours absurdes de l'une et de l'autre, il est aussi peut-être chez D. la marque d'un atavisme qui le rapproche des sauvages, des animaux.

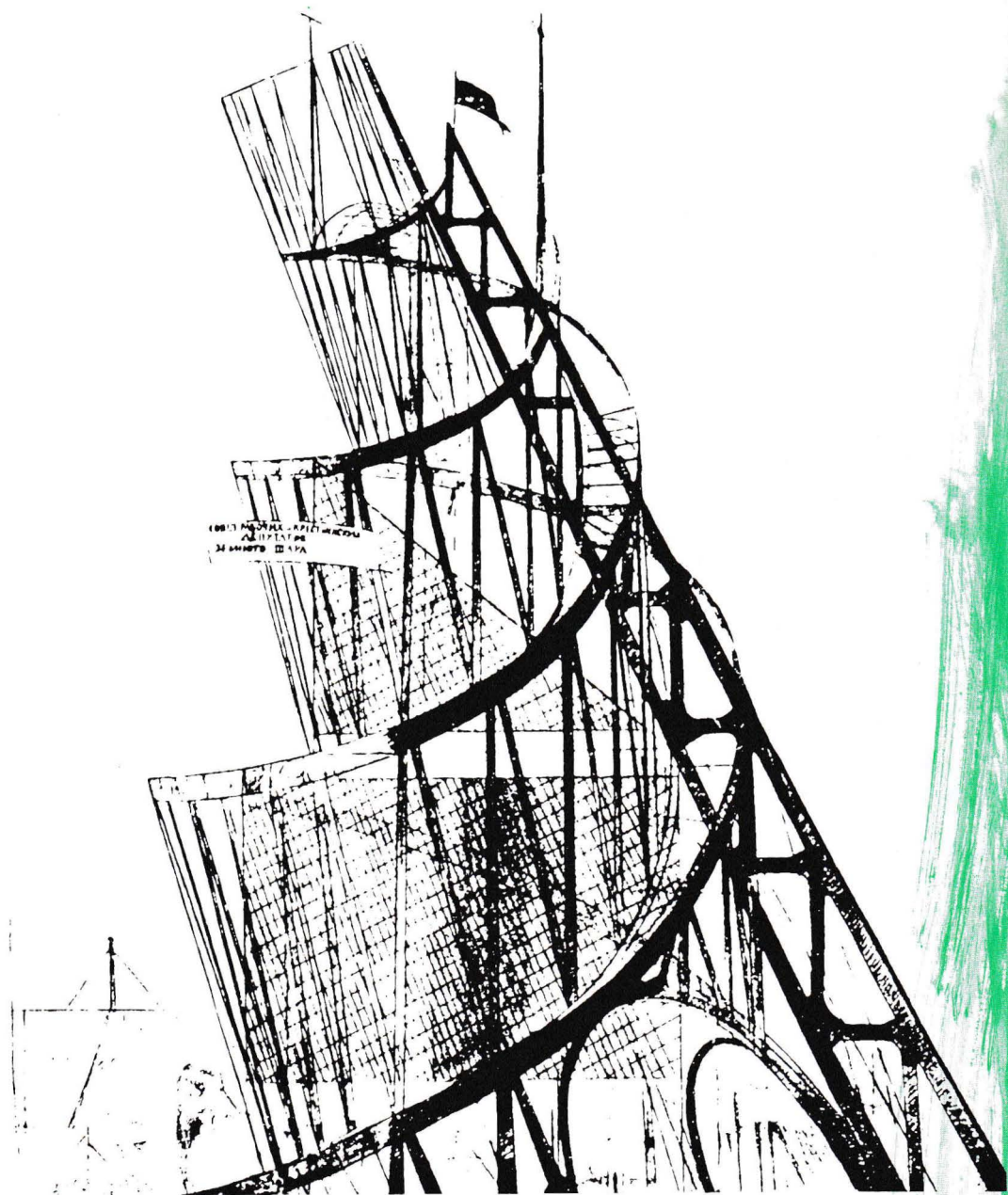
A ce point, tout paraît simple, voire simpliste. S'affrontent : d'un côté, les mathématiques, la science, la raison, totalitaires, ennemies de la vie et de la liberté (on siffle) ; de l'autre, la nature, la sauvagerie, l'innocence, l'ignorance (on applaudit). Exposé pratiquement dans les mêmes termes, cet affrontement figure déjà dans *Le Sous-sol*, que Dostoïevski rédigea en 1864 ; on y trouve l'assimilation raison-science-mathématiques, le caractère totalitaire de la trinité ainsi formée, que symbolise l'identité *deux fois deux font quatre*, la réduction de l'homme à une machine qu'elle entraîne, et le projet, qui lui est lié, de contrôler, de codifier tous les instants de la vie. De même, *Le Sous-sol* annonce la brillance, la transparence de l'architecture des Cités, leurs immeubles de verre incassable, il en dénonce le premier le caractère mortel, valorisant par contraste tout ce qui n'est pas raisonnable : car un homme libre, autonome, agit nécessairement de manière irrationnelle.

Zamiatine fait d'ailleurs brièvement allusion à Dostoïevski dans *Nous autres*, notamment en faisant mentionner son nom par D., et il indique clairement, dans une courte autobiographie rédigée en 1929, avoir subi son influence.

Nous autres n'est pas pour autant un banal plagiat du *Sous-sol*, car l'identification entre l'État Unique et la science n'y est pas aussi complète qu'il y paraît de prime abord.

L'État Unique se veut gouvernement de la science et de la raison, mais la conception qu'il a de celles-ci est essentiellement réductrice : son désir de connaissance totale, absolue, lui rend inacceptable toute idée d'infini. Aussi leur assigne-t-il pour tâche de *rendre digestible* ce dernier, que ce soit en le réduisant au fini ou en le niant mathématiquement ; il constitue en effet une menace, il est par nature compliqué, incalculable. Mais le voisin de gauche de D-503 peut prétendre avoir *calculé que l'infini n'existe pas*, pourtant, I. le rappelle, *le nombre des chiffres est infini*.

Quand, à l'aide du Mur vert, l'État Unique a isolé ses *machines*, (*son*) *monde parfait du monde déraisonnable et informe des arbres, des oiseaux, des animaux*, loin de supprimer ce dernier, il a renoncé à lui donner forme, il s'est autorisé à l'ignorer : sa prétention à une connaissance totale repose ainsi sur le refus de prendre en considération ce qu'il ne parvient pas à expliquer, donc sur l'ignorance délibérée de toute une partie de la réalité. L'attitude de D. lorsqu'il a rencontré *pour la première fois la racine de moins -un* est d'ailleurs exemplaire : il se rappelle avoir pleuré, les coudes sur la table, et hurlé : "je ne veux pas de la racine de moins un, enlevez-la". A qui a pratiqué un peu les mathématiques -un peu seulement- l'existence de cette racine apparaît en effet inacceptable : puisque le produit de deux termes de même signe est toujours positif, un carré ne saurait être négatif. Pour le carré d'un nombre *ordinaire* (en mathématiques on parle de *nombre réel*), il n'y a rien à redire à ce raisonnement : pourtant, il se trouve parfois utile d'introduire la racine d'un nombre négatif ; on est donc conduit à élargir l'ensemble des nombres à rajouter des *nombres imaginaires*. Ceux-ci n'ont pas de correspondants physiques simples, et à vouloir leur en chercher, on risque fort de sombrer dans un délire idéaliste, de tenir, comme D., *notre monde pour superficiel*, et d'admettre qu'*existent réellement, bien qu'invisibles des corps correspondant aux formules irrationnelles, par exemple à (la) racine de moins un*. Cependant ils sont maintenant communément utilisés en mathématiques, et introduits à un niveau relativement élémentaire ; leur existence en tant qu'objets mathématiques ne pose plus de problèmes, depuis un siècle au moins. Or chaque fois qu'ils apparaissent dans le roman de Zamiatine, les nombres imaginaires et la racine de moins-un symbolisent tout ce qui tourmente D. et l'empêchent d'être un *honnête numéro*. C'est donc dans la science elle-même, dans les mathématiques, que se trouve ce qui fait de lui un déviant.



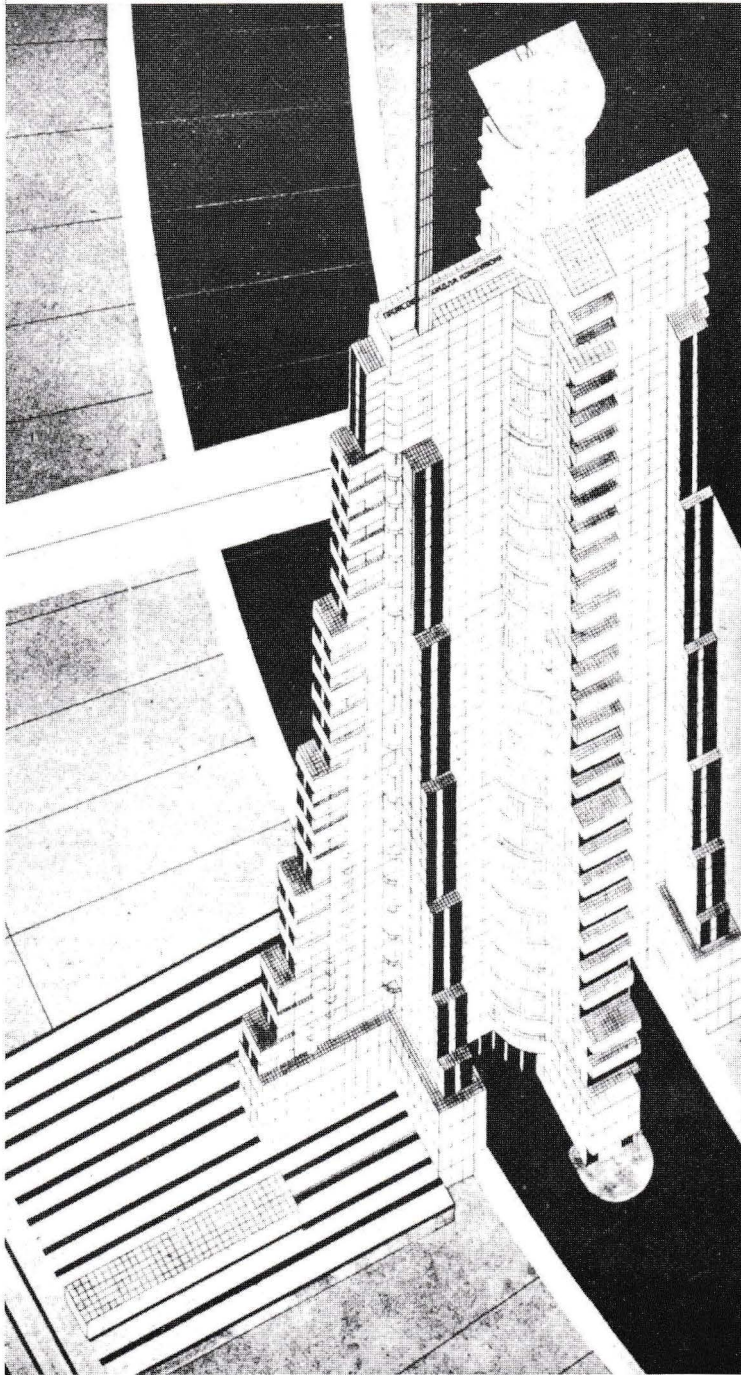
Projet pour le siège de la Troisième Internationale par le peintre Vladimir Tatline,
Moscou, 1920 (connu sous le nom de "Tour de Tatline")

Les comportements qu'appelle l'idéologie de l'État Unique sont en fait plus religieux que scientifiques.

La religion figure d'ailleurs dans les structures institutionnelles de la société puisqu'elle est enseignée dans les écoles. *Il va de soi qu'il ne s'agit pas ici d'une religion "déiste" mais de celle de l'État Unique.* La différence est mince, elle réside seulement en la supériorité du nouveau Dieu sur l'ancien, qui était d'une puissance somme toute limitée ; l'État Unique, lui, comme la table de multiplication, est *plus sage, plus (absolu) que le vieux bon Dieu* : s'il était possible de ne pas croire en l'ancien Dieu, la puissance de l'État Unique ne saurait être mise en question ; il a mis, par exemple, le Paradis à la portée de tous, que l'on désigne ainsi le Paradis terrestre, situé dans des temps très reculés, anté-historiques, ou bien le Paradis céleste, que nul ne peut de nos jours atteindre de son vivant. A chacun correspond un trait de l'État Unique que nous avons déjà relevé : l'attrait de la mort, pour le Paradis céleste, qu'évoque le bienfaiteur, le désir régressif de retour aux origines, pour le Paradis terrestre, qu'évoque R-13 : *«La vieille légende du paradis, c'est nous, c'est tout à fait actuel. Vous allez voir. Les deux habitants du paradis se virent proposer le choix : le bonheur sans liberté ou la liberté sans bonheur, pas d'autre solution.»*

Or en échange du bonheur, les deux habitants du Paradis devaient seulement s'abstenir de manger du fruit de l'arbre de la Connaissance ; la liberté se confond donc avec la connaissance, connaissance que le vieux Dieu voulait garder pour lui seul, et que l'État Unique a (presque) réussi à confisquer à l'humanité. Il ne peut se prétendre prométhéen qu'au prix d'une distorsion du mythe ; car pour lui, Prométhée *attela le feu à l'acier, à la machine(...)* Mais un insensé *délivra le feu de ses chaînes.* Or c'est le Prométhée du mythe lui-même qui *délivra le feu de ses chaînes*, le déroband aux dieux qui, désireux de le conserver pour leur usage personnel, le tenaient prisonnier. Ainsi commença le développement scientifique et technologique de l'humanité : l'apprentissage des techniques permettant d'allumer un feu a représenté une étape importante dans la marche vers la civilisation ; aussi, quand I. veut inciter les numéros à *adorer le feu*, il faut donner à ses paroles une interprétation métaphorique : le feu, c'est la science ; et cette science ne peut progresser sans qu'on la confronte au réel, elle ne peut progresser si l'on se dispense de tout travail conceptuel, se bornant à mener des calculs dans le cadre de théories préexistantes.

Si I. se réjouit à l'idée de plonger dans l'inconnu, c'est parce qu'elle va pouvoir ainsi se livrer à des expériences nouvelles, et de ce fait s'instruire. Elle ne valorise donc pas l'ignorance, mais le processus d'apprentissage, et la connaissance même, pour autant qu'elle est un processus perpétuel d'exploration du réel. Loin de rejeter la science, elle se propose de l'investir et de l'utiliser, comme elle se propose d'investir et d'utiliser l'Intégral, affirmant avec une telle force sa confiance en la réussite de son projet qu'il apparaît presque que



Projet de diplôme. Le siège central des syndicats : I. Krassilnikov, étudiant au Vhutein.

l'Intégral ne peut s'envoler, ne peut, donc, réussir ce pour quoi il a été techniquement créé, sans qu'elle et les siens ne se trouvent à son bord. Sans eux, la science est vouée à l'échec.

Autant que D., I. est capable d'utiliser des images puisées dans le domaine scientifique ; mais alors que D., hors des mathématiques pures, fait appel essentiellement à la mécanique classique, elle se réfère à la thermodynamique, science plus moderne ; alors que D. s'aventure rarement, quand il parle science, au-delà du XVIIIème siècle, elle s'exprime comme une scientifique de la fin du XIXème, voire du début du XXème, puisqu'elle s'exprime comme Zamiatine lui-même dans certains de ses essais.

L'identification entre l'État Unique d'une part, la raison et la science d'autre part vole ainsi en éclats. L'État Unique ne recueille pas l'héritage de Galilée, mais des Inquisiteurs qui le condamnèrent. Le nom que se donnent ses adversaires, les *Méphi*, renvoie au diable auquel Faust vendit son âme en échange du savoir, au *diable qui avait poussé les hommes à violer la défense divine et à goûter cette liberté maudite*, la connaissance : en se dressant contre l'État Unique, les Méphi se dressent contre l'obscurantisme et l'ignorance.

La perspective se trouve maintenant inversée. Si deux lectures contradictoires peuvent coexister, c'est sans doute qu'aucune n'est, à elle seule, pleinement satisfaisante. Elles nous donnent deux visions symétriques de la science, reflet l'une de l'autre, deux moitiés d'interprétation, *il faut que ces deux moitiés se réunissent...*

Mais, précisément, il y a deux moitiés : c'est dire que la science n'est pas une, mais double, comme est double D., à la fois serviteur fidèle de l'État Unique et déviant : c'est parce qu'il est scientifique qu'il est un bon numéro, c'est aussi parce qu'il est scientifique qu'il est inadapté, et inadaptable. La racine de moins un, qui heurte en lui le numéro docile et illustre le caractère somme toute antiscientifique de l'État Unique, si elle est de nos jours entrée dans les mœurs et est couramment utilisée par les mathématiciens, n'a pas été immédiatement acceptée : celui même qui l'a introduite a éprouvé le besoin de s'en excuser.

Il n'y a pas ainsi opposition entre vraie science et fausse science : la théorie cosmologique exposée dans l'avant-dernier chapitre de *Nous autres* par le très orthodoxe voisin de gauche de D-503, grâce à laquelle, affirme-t-il, l'État Unique a *philosophiquement vaincu* s'apparente aux théories cosmologiques en vigueur de nos jours ; c'était en 1920 une théorie d'avant-garde, qui venait à peine d'être proposée par un obscur scientifique soviétique. Il n'y a pas d'un côté de gentils scientifiques qui font avancer la science, et de l'autre des méchants qui veulent la conserver en l'état : ce que se proposent de faire les Méphi, après tout, *c'est justement ce qu'ont fait (les) aïeux* de l'État Unique, et, pour I., *ils ont eu bien raison, mille fois raison*. Mais ils ont cru *qu'ils étaient*

le dernier chiffre, or ce chiffre n'existe pas dans la nature, ils ont oublié le caractère dialectique de la science : il n'y a pas plus de théorie dernière qu'il n'y a de chiffre dernier.

Double, la science l'est aussi en ce qu'elle n'est par nature ni bonne et libératrice, ni mauvaise et oppressive, mais présente, suivant les cas, les uns ou les autres de ces caractères, et le plus souvent tous à la fois, tellement mêlés qu'il n'est pas facile de les distinguer, pas plus qu'il n'est facile dans le roman de distinguer les Méphi des partisans de l'État Unique.

La situation n'est pas claire, parce qu'il n'y a pas une essence de la science, indépendante de ses conditions de production, de la société dans laquelle elle se développe, de ses fins. Elle ne représente qu'une composante parmi d'autres de la vie, de cette vie dans laquelle *il n'y (a) ni noir, ni blanc, et (où) la couleur ne (dépend) que des prémisses posées*. Pour que progrès il puisse y avoir, il faut accepter qu'il n'y ait pas de réponse définitive, mais seulement des hypothèses de travail, réévaluables en fonction du développement des connaissances et de l'évolution de la société. Aussi la fin de *Nous autres* reste-t-elle «ouverte : le sort des principaux personnages est certes réglé, I. est morte, R. est mort, D. est définitivement *guéri*, mais O. est de l'autre côté du Mur vert avec son enfant à naître, mais surtout, ce qui est historiquement le plus important, le conflit entre les *Méphi* et l'État Unique fait toujours rage, sans qu'il soit possible de deviner qui l'emportera.

De même, restent ouvertes les questions que Zamiatine nous pose sur la science, sa nature, son évolution, et son rôle social.

Ouvrages d'Evguéni Zamiatine traduits en français :

- Nous autres*, Gallimard 1971
- Le récit le plus important*, l'Âge d'homme, 1971
- Le fléau de Dieu*, l'Âge d'homme, 1975
- Les insulaires*, l'Âge d'homme, 1983
- L'inondation*, Solin, 1989
- Le pêcheur d'hommes*, Rivages, 1989
- Le métier littéraire*, l'Âge d'homme, 1989
- La caverne*, l'Âge d'homme, 1989
- Lettres à Staline*, Solin, 1989.